

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 49

Artikel: L'oublieux : (fin)
Autor: Georges, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coin de sottines; et pi après tu traceras-voi rappercher les aises pa dernier l'éboiton pou les mettre à la chotte devant qui rollie, car pou sù y aura une tapassée; le temps a bargagné toute la vépré et y n'enluge pas pou rien; et pi guigne-voi comme les arbres vouichent et comme les genilles se froulent contre les ages. Tai! y plovigne déjà! Dégroumille-toi et ne mouzi pas!

Un coup d'œil en arrière
à propos de la toilette des dames.

VI

En terminant notre précédent article, nous avons promis à nos lecteurs que nous accompagnerions notre héroïne, invitée à dîner en ville.

A Rome, comme aujourd'hui en France, le principal repas avait lieu le soir, après les affaires. Quelques invités avaient la détestable habitude qu'on remarque encore de nos jours chez les personnes qui cherchent à marquer dans une soirée en arrivant tard, croyant ainsi faire sensation au milieu de celles, plus modestes, qui attendent et ont fait preuve de politesse en se présentant à l'heure. « Arrivez tard, dit Ovide, l'attente fait ressortir la beauté; d'ailleurs la nuit jettera son voile sur vos imperfections. »

Il faut remarquer tout d'abord qu'on ne servait pas de fourchettes à table; elles n'étaient pas encore inventées. On mangeait tout simplement avec les doigts et l'on s'essuyait avec une serviette, car celle-ci était en usage. Mais, chose curieuse, ce n'était pas l'amphitryon qui la fournissait, chaque invité apportait la sienne; et il parait, si l'on en croit Martial, que ces serviettes, qu'on se plaisait parfois à échanger à titre de souvenir, étaient assez souvent volées. « Jamais, dit cet écrivain, Hermogène n'apportait de serviette en venant dîner, et cependant il en remportait toujours une. »

Les convives devaient de même se pourvoir d'un cure-dent, dont il était convenable de dissimuler l'emploi. Est-il, en effet, quelque chose de plus impoli, de plus dégoûtant, disons le mot, que l'habitude de certaines gens qui n'attendent pas même la fin du repas pour se curer les dents d'une manière plus ou moins gracieuse, aux yeux de tout le monde.

A ce sujet, on fait remarquer une ruse féminine chez quelques dames romaines. Celles qui affectaient le plus de se fouiller les gencives après les repas étaient précisément celles qui n'avaient plus de dents.

Dès que les mets étaient servis, un esclave agitait une espèce d'éventail au-dessus des plats pour en éloigner les mouches et envoyer en même temps de l'air frais au visage des convives. — Que mangeait-on alors?... Hélas! ce qu'on mange aujourd'hui, à peu de chose près. Les champignons étaient en grande faveur, on les préférait même aux truffes; à côté de cela, figuraient alternativement sur la table le pâté de foie gras, le cochon de lait à la broche, dont les dames étaient très friandes; seulement, pour désigner ce mets d'une manière convenable, elles employaient cette tournure de phrase: « Qu'on

me serve, quand il tette encore, le tendre nourrisson d'une truie paresseuse. » On mangeait des olives pendant toute la durée du repas, qui se terminait presque toujours par une salade de laitue. Puis on connaissait déjà le coup du milieu, le petit verre de vin amer et sec, pour ranimer l'appétit émoussé.

Mais, il faut le dire, les dames n'étaient guère scrupuleuses à l'endroit de la boisson à table. Un poète du temps ne craint pas de dire qu'une jeune fille peut déceimment se permettre quelques excès dans le boire. On cherchait, parait-il, à provoquer la gaieté en se grisant un peu, ce qui conduisait à certaines familiarités qui seraient fort mal vues aujourd'hui. « Buvez, disait Ovide, dans le verre de votre voisine, du côté qu'ont touché ses lèvres. »

Nous regrettons de le dire, mais les dames, au lieu de chercher à modérer les libations chez les hommes, les encourageaient plutôt: « Videz, disaient-elles, autant de fois la coupe qu'il y a de lettres dans nos noms. » Et quand ils avaient achevé leurs coupes, elles les relançaient en leur demandant de porter de la même façon la santé des absentes. Leur but, dans cela, vous ne le devineriez pas. Eh bien, Ovide encore va vous l'apprendre: « Il n'est point, dit-il, de femme laide, pour des yeux troublés par le vin. »

L'OUBLIEUX

(Fin.)

Ammonic se leva toute droite, cette fois, et l'éclair aux yeux:

— Mona ne reverra pas Anglesey... car Mona va mourir... Nous allons mourir tous les trois, Bryen... Voilà le flot... le flot terrible et mortel... Encore quelques minutes et les cavernes s'emplieront, et le récif sera submergé... Entends-tu ce grondement toujours plus rapproché?... Voilà une demi-heure que je l'entends, moi!...

— Ammonic!... crièrent les deux infortunés.

Bryen alors saisit Mona dans ses bras.

— Viens... fuyons!... dussé-je nager jusqu'à la barque, je te sauverai, Mona!...

— Trop tard! dit la fille du passeur, immobile comme la fatalité au-dessus de son effrayant piédestal. Trop tard!... Voici le flot!

Une lame venait droit devant eux. Cette première vague, d'abord calme et comme souriante, s'avança doucement jusqu'au pied de l'ilot, puis frappant les piliers, elle se brisa soudain sur l'obstacle, bondit avec des torrents d'écume et se précipita avec un bruit semblable au roulement de cent tonnerres dans l'intérieur des cavernes. Tout le récif trembla, et des entrailles même de la roche sortit comme un gémissement lamentable. Immédiatement, une seconde lame frappa l'écueil par le travers et jaillit en écume jusqu'à la face des malheureux. En vain Bryen courait de côté et d'autre, cherchant une issue quelconque. Déjà, autour des roches entassées, la mer, traitreusement, sournoisement, se glissait, étalant au soleil couchant ses profondeurs nacrées aux transparences d'abîmes. Et déjà on entendait sous les pieds des infortunés clapoter l'eau dans les cavernes profondes. Bryen, dans un accès de rage et de désespoir sublime, saisit la pauvre épouse du matin et l'entraîna vers l'endroit où les flots semblaient le moins tumultueux. Il voulait lutter contre la mort horrible, essayer d'atteindre la barque, qu'un remous de la marée montante rapprochait depuis un instant...

— Aie confiance... disait-il... nous serons sauvés... viens...

Et entrant dans l'eau, il se mit à nager, soutenant Mona éperdue, épouvantée. Ils allaient s'éloigner du récif quand Ammonic, se dressant tout à coup sur la plateforme, jeta un cri, étendit les bras et, se jetant à la mer, vint s'abattre sur eux. De ses deux bras, elles les enlaça convulsivement et les entraîna avec elle sous les flots.

L'instant d'après, la mer passait en frémissant sur le front du récif.

Quelques jours plus tard, on trouva les trois corps encore enlacés. On crut d'abord à un accident, mais le malheureux Colas Croc apporta au sire O'Moor une lettre écrite par Ammonic, le matin même des noces, lettre dans laquelle la fille du passeur disait adieu à son père et lui annonçait sa résolution de mourir pour ne pas survivre à l'oubli de Bryen. Quelques paroles de haine contre cette heureuse Mona qui lui volait son bonheur, achevèrent de faire comprendre le terrible drame à ceux qui restaient. Depuis ce jour, lorsque quelque fille de Menay ou d'Anglesey veut faire peur à son fiancé, elle lui montre de loin le front du récif à fleur d'eau, sur lequel frissonne sans cesse le flot bruyant, en disant :

— Souviens-toi de l'oublieux.

Peu à peu le récif a pris ce nom que la légende a consacré, et qui a fini par détrôner le premier. Les marins d'Anglesey, de Menay et de Caërnarvon se signent en passant auprès, et content aux étrangers l'histoire de Bryen O'Moor, le bel enseigne qui, ayant oublié la foi qu'il avait promise à la fille du passeur de Menay, fut surpris par le flot avec sa femme, sur le récif de Converex, le jour même des épousailles, et ils terminent généralement par ces mots :

— Dieu vous garde de l'oublieux !

PAUL GEORGES.

Connaissances utiles.

Emploi de l'huile d'olives et de la farine contre les brûlures. — Ce genre d'accident étant des plus fréquents, il n'est pas inutile de connaître le plus grand nombre possible de remèdes à y appliquer, et surtout les plus pratiques.

De ceux-là est le suivant, que généralement tout le monde a sous la main : Aussitôt que l'on s'est brûlé, imbibez fortement d'huile d'olive la partie atteinte, soit en versant l'huile à même du flacon, soit à l'aide d'un peu de coton en rame ; sur l'huile, répandez de la farine, — ou de la fécule, — et en ajoutez de nouveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'absorption à la surface. — Fixer la pâte s'il en est besoin, avec des bandes très légèrement serrées. Non seulement la douleur est arrêtée, mais la brûlure ne laisse pas de trace.

De la dentition des enfants. — D'après le docteur Préterre, les hochets d'ivoire, de verre ou de métal qu'on donne aux enfants pour faciliter la sortie des dents, atteignent un but exactement contraire à celui qu'on se propose, parce que leur contact durcit les gencives et les rend calleuses. Il vaut beaucoup mieux faire sucer aux enfants des figues grasses ou un morceau de racine de guimauve, qui forment dans la bouche un mucilage émoullit. Quant aux sirops qu'on a proposés pour faciliter la dentition et faire pousser les dents, dit ce même docteur, ils n'ont jamais servi qu'à garnir la bourse des charlatans qui les exploitent.

Boutades.

La scène se passe chez un préparateur-naturaliste. Une vieille dame à lunettes bleues, un cabas à la main :

— Je ne suis pas contente, monsieur ; vous avez empaillé mon pauvre perroquet, il y a à peine un an, et voilà que ses plumes tombent déjà.

L'empailleur :

— Certainement, madame ; c'est le triomphe de notre art ! Je suis parvenu à empailler si bien les oiseaux et d'une façon si naturelle, qu'ils muent tout comme s'ils étaient vivants.

Un pauvre médecin de campagne avait acheté, il y a quelques mois, deux sacs de blé à un paysan qui les lui réclame avec une insistance épouvantable.

— Mais enfin, vous pouvez bien me payer, depuis le temps !

— Eh ! que voulez-vous, dit le médecin ; je n'ai pas d'argent.

— Pas d'argent, c'est bientôt dit. Rendez-moi ma marchandise, alors.

— Elle est mangée.

— Donnez-moi un meuble, quelque chose.

— Je n'ai rien.

— Eh bien, alors, nom de nom ! posez-moi des sangsues !

Le paquebot est en détresse. Il fait une mer démontée. Tout espoir semble perdu.

Un vieux marin, assis dans l'entrepont, est en train de manger, comme si de rien n'était.

— Comment, lui dit un passager, la mort dans les yeux, vous mangez dans un pareil moment ?

— Dame ! mon garçon, vous savez bien qu'il faut toujours casser une croûte avant de boire un coup !

Un instituteur de notre ville nous rapporte ce joli mot d'enfant :

C'est l'heure de la récréation. Tous les élèves se précipitent sur la terrasse pour respirer un air plus pur et piquer un rayon de soleil. L'un d'eux, le petit Paul, s'apercevant tout à coup qu'il a oublié un morceau de pain frais dans son sac d'école, rentre à la course et va se heurter violemment contre Rodolphe, son voisin de classe. Et celui-ci de pousser des cris déchirants, qui ne tardent pas à attirer le maître sur le lieu du conflit.

— Monsieur, s'écrie vivement le coupable, je me suis turté contre Rodolphe qui sortait... C'est moi qui ai reçu le coup... et c'est lui qui pleure !...

THÉÂTRE. — Dimanche, 6 décembre :

La Tour de Nesle,

drame en 5 actes et 9 tableaux, par MM. Gaillardet et A. Dumas. — Rideau à 7 heures $\frac{3}{4}$.

L. MONNET.